

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

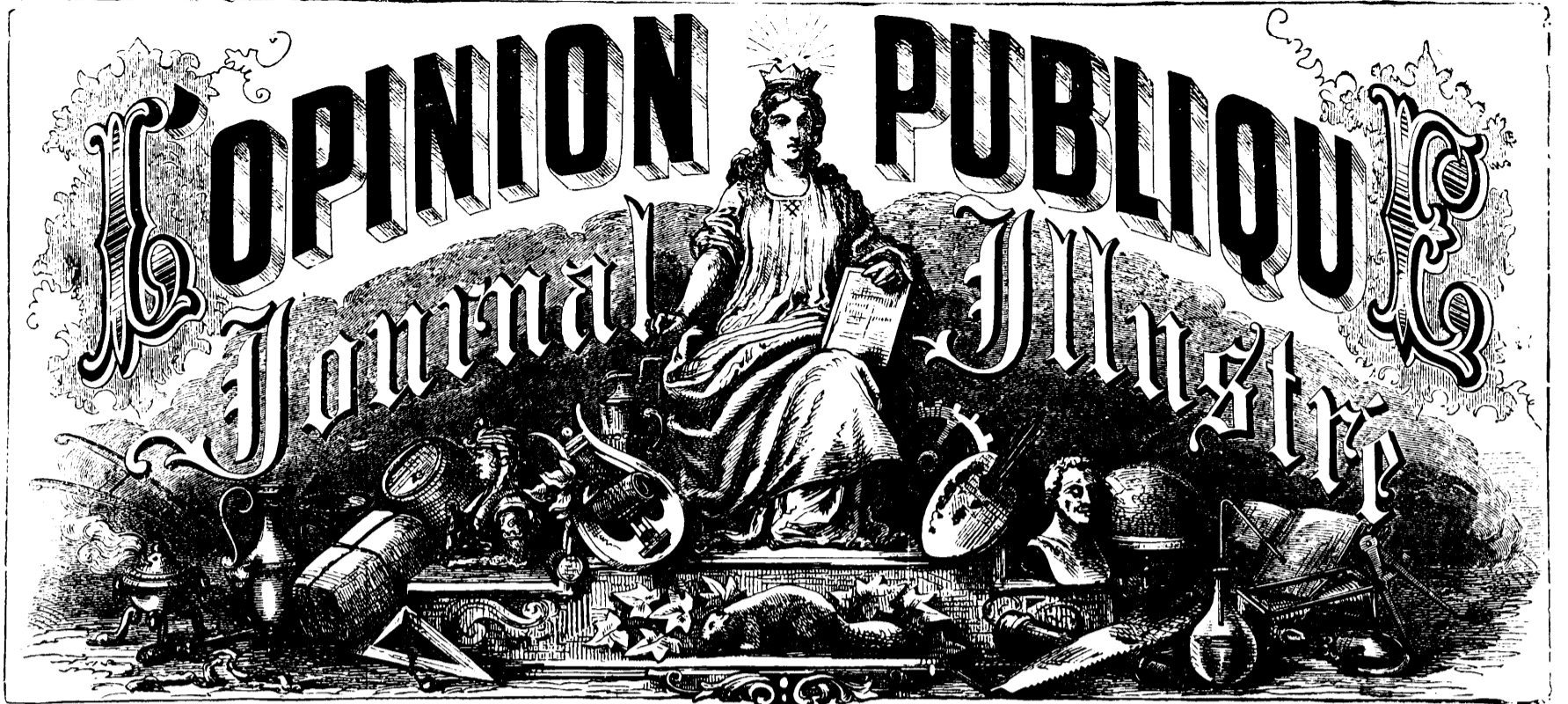
L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



FEU M. GASPARD AIMÉ MASSUE. ECR.

Toute l'existence ainsi que le caractère du modeste citoyen dont nous allons esquisser brièvement la vie, se résume, au point de vue du bruit et de l'éclat, dans la simple appellation inscrite en tête de cette notice biographique : ses noms patronymiques, celui de sa famille, et c'est tout ! Point de titre, nulle distinction honorifique, aucune charge importante ne le signalent à l'attention. S'il vit dans la mémoire de ceux qui le connurent, il le doit à son seul mérite, aux qualités de son cœur et de son esprit, au charme attrayant de ses manières, à l'affabilité de sa personne, surtout aux œuvres de charité que son intelligence des besoins du jour, unie aux mouvements d'une nature généreuse et sensible, lui a fait créer et soutenir.

Sa physionomie, sa démarche et sa mise révélaient l'homme tout entier : simplicité et modestie.

Une stature moyenne, des formes musculaires assez développées ; un visage rond, aux joues légèrement rosées, décelaient tout d'abord la vigueur physique et la régularité des habitudes ; des yeux gris et vifs, aux reflets changeants, donnaient une grande expression de mansuétude à son regard ; son pas était ferme et régulier comme celui d'une personne sûre d'elle-même, de ses idées et de sa volonté ; la bouche, aux lèvres minces et fines, indiquait le goût, la décision et l'énergie.

Bien que fort riche et très au courant des modes du jour, sa mise fut toujours marquée au cachet de la véritable distinction ; c'est-à-dire qu'elle n'attirait ni ne choquait le regard. Le vêtement, de couleur sombre d'ordinaire, avait une coupe en harmonie avec l'âge et la tournure.

Ce qui caractérisait l'allure de M. G. Massue, c'était le port de la tête, qu'il tenait, en marchant, légèrement inclinée sur l'épaule.

A ce signe, on le reconnaissait au milieu d'une foule.

M. G. A. Massue, par son origine, son éducation, sa vie et ses travaux, a été en Canada, et dans un temps fertile en transitions sociales plus éclatantes que solides, le représentant de cette ancienne bourgeoisie française dont les vertus privées et publiques, après avoir contribué à l'éclat de la monarchie, font encore aujourd'hui la force de l'Etat, et restent, au milieu des revers et des défaillances de l'époque actuelle, la meilleure espérance et la plus sûre garantie de l'avenir.

Education chrétienne, foi sincère et vive, travail constant, économie, prévoyance, esprit de famille, respect de l'opinion, culte des grands hommes et des belles actions, toutes ces choses formaient jadis une sorte d'héritage moral que l'on se transmettait de père en fils dans les familles ; qualités dont la pratique forma cette classe moyenne au sein de laquelle l'armée, la marine, la magistrature, l'administration, la finance et le commerce de l'ancienne France, venaient chaque jour renouveler leur personnel, retremant ainsi par l'infusion d'un sang nouveau les organes affaiblis des grands corps de l'Etat.

Tout ce qui pouvait augmenter la puissance ou la gloire de la France, trouvait chez cette classe un patriotique écho. Le dévouement, le sacrifice répondaient aux demandes ; et c'est à cet esprit que sont dus les premiers succès de la colonisation au Canada.

Jacques Cartier, Champlain, les compagnons de Maisonneuve, étaient des bourgeois de la Bretagne, de la Saintonge, du Poitou et de l'Angoumois ; les Normands et ceux des autres provinces de France n'arrivèrent que plus tard.

Eh bien ! feu M. G. A. Massue appartenait à cette souche vivace dont les rejetons multipliés constituèrent le fonds de la population de la Nouvelle-France.

L'aïeul auquel remonte la famille Massue, occupait à Orléans la charge, alors fort importante, de Greffier du Parlement. Il résida dans cette dernière ville de 1650 à 1730.

Le fils de ce dernier, Nicolas Massue, né à Orléans en 1703, vint au Canada en 1720, et s'établit en qualité de commerçant à Varennes. Il se maria plus tard à Magdeleine Vallée, de Beauport, et mourut à Belœil, le 17 octobre en 1787, à l'âge de 84 ans.

La suite de la généalogie qui nous conduit à la naissance de notre défunt, se continue de la manière suivante :

Gaspard Massue, né le 13 janvier 1750 ; marié à Marie-Joseph Huel, de Boucherville, le 4 août 1772 ; mort à Varennes, le 30 mai 1792, à 42 ans.

Marie-Joseph Massue née en 1773, mariée à Et. Duchesnois.

Réné-Nicolas Massue, né le 19 septembre 1779, négociant à Québec, puis ensuite à Varennes où il mourut célibataire, le 5 juillet 1842, âgé de 62 ans.

Louis-Joseph Massue né à Varennes, le 5 avril 1786, marié à Eliza Marett, décédé. Le défunt était fils de Aignan-Aimé Massue.

Aignan-Aimé Massue, né le 10 octobre 1781, marié à Céleste Richard, père du défunt, commerçant à Varennes, décédé le 2 février 1866 à l'âge de 84 ans.

Quant à la naissance de celui que la

mort nous enlevait il y a quelque mois à peine, les registres de la paroisse de Varennes, consultés à la date de l'année 1812, portent :

Le cinq décembre 1812 a été baptisé Gaspard-Aimé Massue, du mariage de Aimé Massue et de Marie-Céleste Richard : parrain Urbain Richard ; marraine Marie Joseph Huet.

Signé : JOSEPH HUEL.
Rév. P. GAGNON, Vicaire.

C'est entre les deux invasions américaines, celle de l'été de 1812 et celle du printemps 1813, après le succès de Salaberry à Lacolle, et le glorieux fait d'armes de Chateauguay, que le futur acquéreur de la Seigneurie de St. Aimé venaient au monde dans le village de Varennes. Après une enfance semblable à celle de tous ceux élevés à la campagne, c'est-à-dire de courses et de jeux à l'air libre, dans les champs et les grands bois, le jeune homme fut envoyé dans l'institution alors en renom, le collège de Nicolet ; il y obtint des succès, et termina d'excellentes études au Séminaire de Québec.

Une année de liberté et de loisirs reposa le jeune élève des traductions d'Horace et de Virgile. A vingt ans, afin de compléter son éducation, il passait en Europe, à bord d'un de ces fins voiliers auxquels le service postal qu'ils remplissaient, avait fait donner le nom de *Packet*.

Il visita la France, l'Italie, la Belgique, la Hollande, l'Allemagne, et revint au bout d'un an, riche d'études et d'observations.

Chose bizarre, son retour au pays s'effectua sur le premier steamer qui traversa l'Atlantique.

En 1835, alors qu'au milieu des agitations politiques qui troublaient le Canada, les Papineau, les Bédard, les Viger, les Nelson, les Morin, les Bourdages, etc., se faisaient les défenseurs éloquents de la nationalité opprimée, le jeune Gaspard Massue combattit à sa manière l'ennemi commun en se rendant acquéreur de la Seigneurie de St. Aimé.

Ce magnifique domaine, tout en bois de haute futaie, devait devenir en peu de temps, grâce à d'intelligentes combinaisons, à une infatigable activité, un centre agricole, populeux et prospère, par conséquent une force nouvelle de résistance, car la possession du sol augmente chez tout homme le patriotisme et développe le sentiment de la solidarité.

La première maison qui s'éleva sur la lisière de ces bois centenaires que la cognée du bûcheron n'avait jamais entamés, fut construite par M. G. Massue.

Il prêchait à la fois de conseils et d'exemple.

Peu à peu, le crédit et la considération

dont jouissait la famille, la confiance qu'inspirait l'habileté du nouveau propriétaire, aidant ; la modicité des prix d'acquisition les facilités des termes de paiements offertes, les secours en grains, en outils, en animaux, distribués d'une façon judicieuse, l'attrait sympathique du propriétaire, firent que des constructions nouvelles se groupèrent petit à petit autour de la maison principale ; et il s'était à peine écoulé quelques années qu'un charmant village réclamait son inscription sur la carte de la province.

Non-content d'avoir créé cette colonie, notre homme la dota d'une église, dont le Réd. M. Dupuy, aujourd'hui curé de St. Antoine, fut le premier desservant.

Pour donner une idée de l'importance, au point de vue économique et national, de cette fondation, il nous suffira de dire que la paroisse de St. Aimé qui, il y a trente ans, ne pouvait soutenir son curé sans l'aide de M. Massue, est maintenant une des plus riches paroisses du Bas-Canada : le rapport de la dime y atteint annuellement une somme qui varie entre £650 à £750.

A cette colonie qui prenait sous les yeux de son fondateur un si merveilleux développement matériel, il fallait les établissements qui entretiennent la vie morale. M. Massue comprit si bien que, sans cela, sa tâche demeurait incomplète, qu'il fit construire un couvent et un collège, celui-ci dirigé par les Frères de la Doctrine Chrétienne, dotant en outre les deux institutions de magnifiques terrains. Ainsi l'œuvre se trouvait parachevée : les jeunes filles et les jeunes garçons avaient chacun la facilité de s'instruire sans quitter leur paroisse, étaient à même d'aider aux travaux domestiques sans nuire à leur éducation.

M. Massue comprenait si bien les avantages de l'instruction, que chaque année cinq ou six sujets étudiaient à ses frais dans divers établissements de la province.

Aussi retracer ici l'estime, le respect, la vénération, que portait à ce bienfaiteur les habitants de St. Aimé et des localités environnantes, est chose impossible. Qu'il nous suffise de dire qu'enfants et vieillards l'appelaient le papa Massue.

C'était en effet un père pour la population, un père prévoyant, aidant les uns de ses conseils, les autres de sa bourse.

Que de jeunes ecclésiastiques allant prendre possession de leur vicariat, durent à ses bontés ceux-ci une montre, un manteau de drap fin, ceux-là quelque bel ouvrage de théologie ou d'histoire ! Accepter

ses dons était réellement l'obliger, car il offrait avec tant de cordialité, mettait tant de délicatesse à choisir l'occasion, qu'un refus aurait certainement froissé ce noble cœur.

Nous ne saurions dire si St. Aimé possède le une Société de Tempérance, mais ce que nous pouvons assurer, c'est que, depuis plus de dix ans, la municipalité n'a point octroyé de licence pour la vente des spiritueux. Par cette excellente mesure, à l'adoption de laquelle il contribua, M. Massue se crut dès lors obligé de tenir cave ouverte pour fournir les toniques et les vins nécessaires aux malades. Chaque jour c'était une procession de bidons, de vases et de cruches de tout module, qui allaient et venaient de la maison Massue au village; les tonneaux se vidaient avec une étonnante célérité.

Nous nous rappelons avoir, il y a quelques années, en traversant la paroisse de St. Aimé, rencontré, munis de leurs cruches, deux habitants en conversation.

Le premier, de retour de la cave, disait à l'autre en son langage pittoresque : « Il n'y a pas de soin, tu peux aller chez le père! *et ne t'écrit pas!* » En effet, la provision était intarissable, et les barriques fondaient littéralement!

Pensant que rien n'est fait tant qu'il reste quelque chose à faire, M. Massue voulut inaugurer pour l'industrie ce qu'il avait tenté avec succès pour l'agriculture. Un beau jour, quatre moulins à farine firent retentir du bruit de leurs roues les échos de la Seigneurie; une usine à vapeur, renfermant une scierie, une fabrique de machines à battre le grain, déroula, au dessus des toits paisibles de St. Aimé, ses longues spirales de fumée.

Annancer ici qu'en dix occasions différentes les électeurs de la division de Sorel, du comté de Richelieu, vinrent spontanément offrir un mandat politique à M. Massue, ne surprendra personne.

Le fondateur de St. Aimé, bien que digne et capable de remplir les plus hautes charges, refusa constamment les honneurs de la vie publique. Il se croyait trop nécessaire aux progrès, à la prospérité de son cher St. Aimé; et il eût pensé porter un préjudice réel aux intérêts de ces braves gens, en employant à d'autres affaires un temps si rare et si précieux.

Telle fut la vie, et tels ont été les travaux de cet homme de bien. Tous ceux qui se sont occupés de colonisation savent quels efforts, quelle patience, quelle énergie, quels sacrifices personnels et pécuniaires une telle œuvre exige.

Coloniser, c'est créer, c'est enfanter! par conséquent se dévouer, donner à autrui une part de sa vie. Lorsque ces sacrifices sont commandés par l'avenir et la sécurité d'une famille, la chose ne sort pas de la voie naturelle: le père se doit à ses enfants; mais quand un particulier emploie ses richesses et ses facultés à un tel ouvrage, son mérite s'augmente de tout ce à quoi il renonce, de tous les avantages qu'il procure aux particuliers et au pays.

Que les rayons de la gloire illuminent les figures des capitaines qui ont préservé leur pays et étendu sa puissance, rien de plus juste; que les trompettes de la renommée transportent au loin et jusque dans la postérité les noms des sages, des magistrats intègres, des poètes, des artistes, rien de plus légitime. Mais ne doit-on rien à ces bienfaiteurs dont la modestie, égale à leur mérite, cause toute l'obscurité! La reconnaissance publique, en se bornant à des discours et à des vœux, acquitte-t-elle véritablement sa dette envers des hommes tels que M. Massue?

En un lieu désert faire surgir un village; remplacer la forêt par des champs couverts de moissons; changer les marais en gras pâturages; retenir au pays une population laborieuse, dont chaque individu contribue

à la force et à la richesse nationales: une telle œuvre ne vaut-elle pas l'éclat d'un fait d'armes, la vertu d'un héros ou l'inspiration d'un écrivain?

Le patriotisme qui conserve et qui crée des ressources, ne vaut-il point celui qui préserve ou défend? et la victoire chèrement achetée par le général, peut-elle se comparer au triomphe de ces luttes quotidiennes, de ces combats opiniâtres, engagés contre la nature et les passions des hommes?

Le coup qui a frappé M. Massue l'a atteint sur son champ de bataille; il est mort presque subitement à St. Aimé, dans la maison qu'il s'était plu à embellir, résidence dont tous les pauvres connaissent si bien le chemin.

En tout pays, lorsqu'un grand homme meurt, il est d'usage de perpétuer sa mémoire en donnant à une rue, à une place, à un monument quelconque, le nom du défunt.

Pourquoi donc St. Aimé n'imiterait-il pas ces exemples, en unissant à son nom de paroisse celui de son fondateur et bienfaiteur?

Que du moins la conscience et la reconnaissance populaire protestent par un souvenir, et sauvent ainsi ceux qui les ont aimés, de l'oubli ou de l'indifférence publique.

A. ACHINTRE.

ECHOS DE PARTOUT

Les Prussiens ont le projet d'agrandir Spandau, la forteresse où se trouve conservé le trésor de guerre.

On prépare rapidement un monastère pour les jésuites à Cincinnati. 200 autres pères de cet ordre, expulsés d'Allemagne, sont attendus en cette ville.

On vient de désigner, dans chacun des cinq ports de guerre de la France, un officier de marine spécialement chargé de l'entretien des torpilles et des défenses sous-marines.

M. le capitaine de vaisseau Mouchez, qui a dirigé l'observation du passage de Vénus à l'île Saint-Paul, a été proclamé membre de l'Académie des sciences, dans la section de l'astronomie, en remplacement de M. Mathieu, décédé.

En cherchant la situation la plus favorable pour établir une conduite d'eau destinée à alimenter la ville de Rougie, les ingénieurs ont mis à jour un ancien tunnel dont la construction remonte aux Romains. Ce tunnel, servant de passage à un aqueduc, avait 60 centimètres de largeur et 2 mètres 15 de hauteur.

On annonce le désarmement d'un Etat européen. La principauté minuscule de Liechtenstein a licencié son armée, forte de quatre-vingt-dix hommes et un trompette. Il paraît que ce beau résultat serait le fruit d'une victoire parlementaire remportée sur leur prince par les quinze ou seize conseillers qui forment le parlement du pays.

Un revirement se ferait en Angleterre en faveur de lord Byron, l'objet d'une réprobation si accentuée alors qu'il vivait et que les salons de la haute société lui étaient pour ainsi dire fermés. Sur la proposition de M. Disraeli, une société a résolu d'élever un monument au chantre du *Coraire*, de *Lara*, de *Child-Harold* et de tant de poèmes universellement lus et admirés.

Si Abdallah-Ben-Mohammed était un chimiste algérien qui avait fait ses études en France et avait acquis dans la science une véritable notoriété. Il était membre de la commission des logements insalubres d'Alger et assesseur du conseil général. Il promettait de devenir un successeur des célèbres chimistes arabes des IX^e et X^e siècles, mais il vient de mourir prématurément à l'âge de trente-deux ans.

L'amirauté anglaise, suivie en cela par la Prusse et la Russie, viendrait d'adopter pour les navires de guerre l'usage des matelas garnis de liège granulé au lieu et place de laine ou de crin. Grâce à ce liège, le matelas, devenu flottant, transformerait le hamac en un petit, mais véritable radeau de sauvetage, constamment prêt, à la portée de tous les navires, pouvant rendre d'utiles services en cas de sinistre. Les Etats-Unis l'adopteraient également.

On a relevé le nombre d'accidents causés en France par les explosions de chaudières à vapeur pendant ces dernières années. En cinq ans, de 1868 à 1872, on a compté 98 explosions qui ont causé la mort de 96 hommes et en ont blessé 125. 62 de ces accidents doivent être attribués à la négligence, 20 à des vices de construction, 8 à des vices d'installation, 8 à des causes indéterminées. En moyenne, une explosion tue 1 homme, en blesse 1,35 et cause 20,000 francs de dommages. Enfin, on a remarqué qu'en France il éclate 1 chaudière sur 1,500, tandis qu'en Angleterre, 1 sur 2,000.

Les Anglais s'occupent d'établir un chemin de fer entre le Caire, la capitale égyptienne, et Khartoum, ville située aux confins sud de l'Egypte. Ce chemin, à une seule voie, longeait toute la vallée du Nil, et on pense que la dépense nécessaire pour l'établir ne dépasserait pas 35 millions de francs. Quand la ligne sera achevée jusqu'à Khartoum, il ne paraîtra pas trop difficile de la continuer jusqu'aux limites du Darfour. A cette époque, les obstacles qui nuisent à la navigation sur le haut Nil seront graduellement supprimés, et on pourra alors espérer établir des communications directes par eau entre Khartoum et Goudokoro et finalement entre la Méditerranée et le lac Albert-Nyanza.

L'aéronaute Godard a voulu donner aux Berlinoises le spectacle d'une ascension de ballon. Il s'est élevé du jardin de Charlottenbourg, à plané une heure et demie sur la ville, et le calme plat l'a obligé à descendre dans un faubourg. Malheureusement pour lui, cette descente eut lieu dans un jardin appartenant à un restaurateur qui, sous le prétexte que des dégâts avaient été commis autant par l'aérostat que par la foule qui s'était précipitée pour le voir atterrir, a retenu ballon et aéronaute jusqu'à parfait paiement d'une somme de 1,600 francs de dommages-intérêts. Retenu ainsi comme otage, notre malheureux compatriote n'a pu recouvrer sa liberté que grâce à l'obligance d'un compatriote qui s'est porté caution pour lui. Mais aussi qu'allaient faire à Berlin M. Godard et son ballon?

Le théâtre *San-Carlo* de Naples a été longtemps l'un des principaux théâtres d'opéra du monde. Depuis la chute des Bourbons de Naples, il avait perdu les fonds qui le soutenaient, fonds versés par le trésor royal. Une société de personnes appartenant à la noblesse et aux classes riches vient de se former qui se propose d'émettre un millier d'actions à 500 francs pour former au théâtre une subvention de 500,000 francs. En outre on espère obtenir du conseil municipal le vote d'une subvention de 300,000 francs, ce qui formerait un capital vraiment digne du théâtre de San-Carlo. Depuis le temps que l'on cherche des combinaisons pour rendre la vie au théâtre Lyrique, l'exemple de la haute société napolitaine nous paraît bon à suivre.

A Edimbourg, un ministre a besoin de prendre un cab pour se rendre au temple, et intérieurement il se reproche d'être la cause involontaire d'un scandale en encourageant le cocher à travailler un jour de fête. Arrivé à l'église, il tend un shilling, mais le cocher le refuse avec un certain air de solennité en disant : « Monsieur, c'est deux shillings. » Le ministre, en véritable Ecossais, connaît son droit, il prétend ne devoir et ne donner qu'un shilling; mais, devant la persistance du cocher, il lui demande pourquoi une telle extorsion quand les règlements, mais surtout l'usage, ont établi le prix de la course à un seul shilling. Le cocher répondit en clignant des yeux d'un air malin : « C'est, monsieur, pour décourager les voyageurs qui nous induisent en tentation le dimanche. » Devant cette victorieuse réponse, le ministre n'eut qu'à payer.

Jusqu'à présent, on avait construit les navires comme tous nous les connaissons, c'est-à-dire en leur donnant une forme allongée, la longueur étant de quatre à dix ou onze fois plus grande que la largeur. L'amiral Popoff a changé tout cela. Il a fait construire, sur les chantiers de Nisolaiev, un navire, du nom de *Novgorod*, entièrement rond. Quoique parfaitement circulaire, ce navire, en forme de disque ou de gigantesque baquet, se comporta fort bien à la mer, et muni de six hélices propulsives, ayant chacune leur moteur, il tourna très-rapidement sur son centre. La vitesse du navire, pendant une course en longueur, fut égale à celle des meilleurs cuirassiers russes. Le *Novgorod* possède six quilles rayonnant du centre à la circonférence. Il est revêtu d'une cuirasse de 30 centimètres d'épaisseur et porte une tour centrale armée de canons de 28 centimètres. Le succès de ce système de navires, que les Russes ont appelé *popoffna*, du nom de leur inventeur, les a engagés à continuer les essais par la mise en chantier du *Ves-Ambal*, navire circulaire d'un diamètre de 36m,85, d'une jauge de 3,350 tonneaux, muni de 8 machines et 6 hélices, et protégé par une cuirasse de 48 centimètres d'épaisseur.

La forme circulaire appliquée, à titre d'essai, à des embarcations à voiles, a donné d'excellents résultats, et elle offre cet avantage de permettre l'emploi d'une voilure de surface plus grande qu'à bord des navires ordinaires.

LA CAVERNE DE WAKEFIELD

Elle est située à sept lieues de la ville d'Ottawa, six lieues en hiver, sur le lot numéro dix-neuf, dans le quatrième rang du canton de Wakefield, comté d'Ottawa, province de Québec. Le chemin qui y mène est celui du bureau de poste de *Pelissier*, nom du propriétaire de la caverne.

Nous allons causer de cette merveille de la nature, inconnue du monde entier, sauf parmi un petit cercle de citoyens d'Ottawa.

C'est en 1866 et 1867 que les colons des alentours commencèrent à s'en occuper. Ils voyaient au flanc d'une montagne une espèce d'arcade ou de haute porte cochère, terminée par un enfoncement dans le rocher qui présentait à l'intérieur une cave fraîche et éclairée de six pieds de haut sur un carré de quinze pieds. Voilà tout. La porte et son vestibule, déjà fort remarquables, intriguaient les gens. Pour l'ordinaire les montagnes ne sont pas décorées de cette façon. Qui est-ce qui avait construit à même le roc de semblables ouvertures? Mystère et commentaires. On en parlait en pensant aux hommes du monde primitif, aux fées, aux loups-garous, sorciers, au déluge.

La contrée depuis la rivière Ottawa va en montant jusqu'à ce point, où elle atteint un niveau de mille pieds au-dessus de la ville. Les montagnes commencent là. Ce sont les contreforts ou plutôt les pieds des Laurentides. Si l'on continue, cette hauteur est bientôt dépassée; la grande chaîne qui va du Labrador au lac Huron domine tous ces pics nombreux qui coupent le paysage, enserment des lacs, contournent des rivières, et feront un jour ressembler le pays à la Suisse de poétique mémoire. Il n'y manque que de voir les terres des plateaux défrichées, et des villages se mirant dans les eaux profondes. Cela viendra, pour nos descendants.

Les pics sont groupés par trois, quatre et cinq, chacun ayant à peu près trois cents pieds de la base au sommet. Les vallons sont cultivables pour la plupart, mais souvent embarrassés de pierres roulées: les pentes sont fortement boisées. En attendant la venue des défricheurs, des découvreurs du sol, les ravageurs de la forêt, les bûcherons s'y exercent sur les meilleurs arbres et poussent à l'Ottawa la masse innombrable de ces « billets », dont l'assemblage donne à notre navigation une physionomie pittoresque, si souvent remarquable.

Partout où le terrain n'est pas propre à l'agriculture, c'est qu'il est rempli de pierres. Les approches d'une arrête comme les Laurentides ne sauraient être autrement. Pour peu que nous voulions nous rendre compte de ce phénomène, il faut remonter à la création du monde.

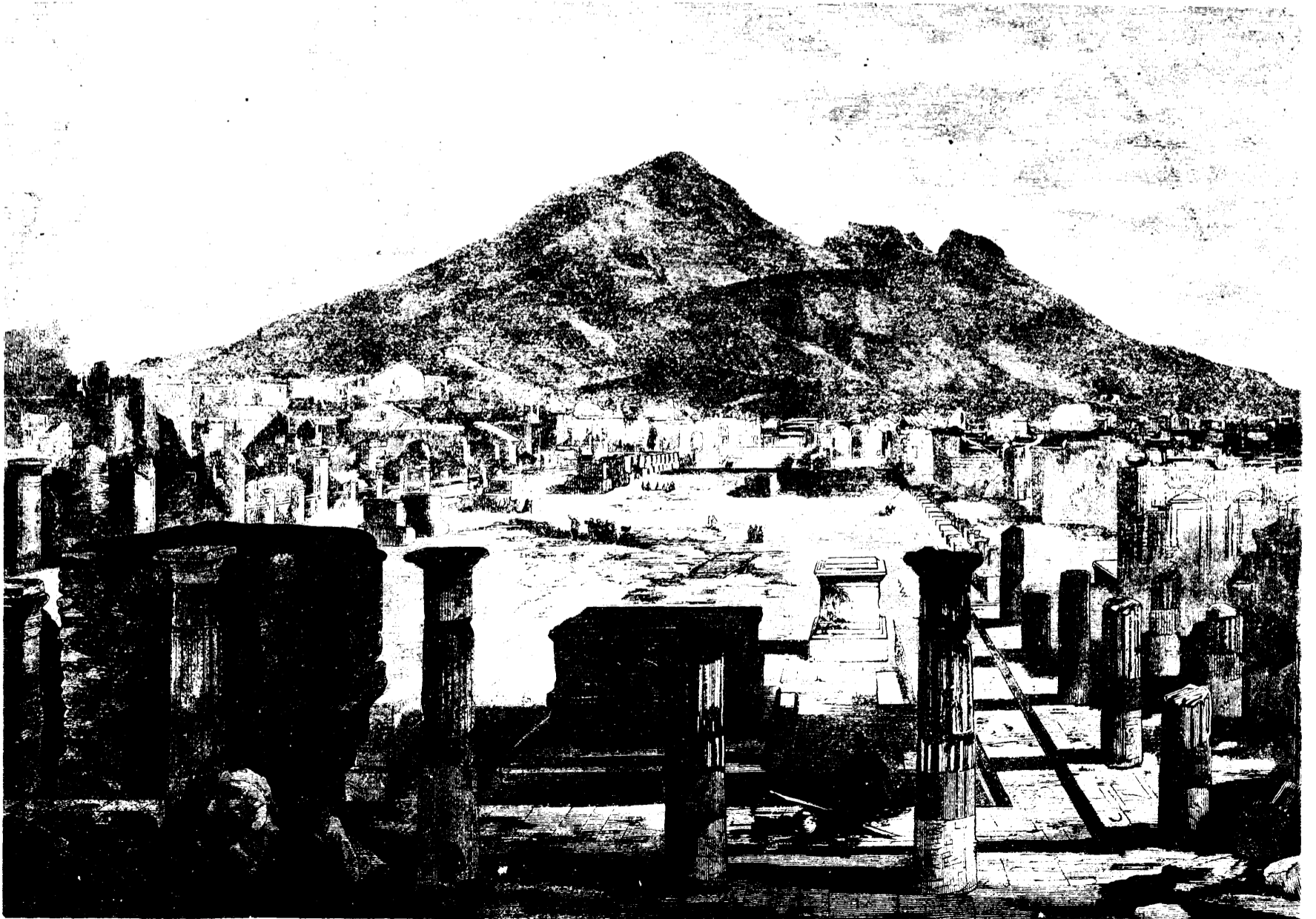
Les pierres de cette région n'appartiennent pas toutes à la même classe.

Un coup d'œil le prouve. Les unes sont compactes et présentent le caractère de fer coulé, par exemple: on voit qu'elles se sont formées par les fibres, si le mot peut s'employer: une goutte de cire refroidie en fournit une idée; elles ont été façonnées au centre de la terre, dès les premiers âges du monde, par l'action du feu qui constitue le noyau de notre globe, et plus tard, toujours par ce même feu, elles ont été chassées avec violence à travers la croûte terrestre devenue épaisse et variée dans sa composition, jusqu'à la surface où elles sont à présent, offrant le spectacle de pics, de chaînes de montagnes, d'amoncèlements au-dessus de la terre où nous vivons.

Les autres produits lents de l'accumulation des corps d'insectes qui habitaient les mers d'autrefois, des couches de vase et des débris des eaux, sont faciles à distinguer par leurs feuilles, car ces pierres dis-



LE REPOS DU MIDI



LE VESUVE, VU DE POMPEI



LE RETOUR DES ANIMAUX A L'ENCLOS, POUR LA NUIT, DANS LE NEBRASKA.



LE PIÈRE DE GUERRE



LES VANNEUSES

SOUVENIR DE SPA

I

Spa est une des villes d'eau les plus célèbres du monde entier. Elle doit sa renommée autant à la beauté des sites qui l'entourent qu'à la qualité thérapeutique de ses sources d'eaux minérales. Elle est située en Belgique, à cinq lieues sud-est de Liège, au pied du Spirmont, dans une vallée profondément encaissée, où l'Emblève déroule ses replis tortueux au milieu de verdoyantes prairies et de forêts touffues. Là se réunit chaque année une foule brillante et désœuvrée qui, fatiguée du mouvement turbulent des villes, vient demander à la villégiature des plaisirs nouveaux et plus tranquilles. Les uns viennent demander à son air pur et vivifiant et à ses eaux ferrugineuses, de lui rendre une santé délabrée par l'application aux affaires, ou par le tracas bruyant des plaisirs de la ville. D'autres viennent tenter la fortune à la roulette ou au trente-six de la Redoute (maison publique de jeux à Spa), sur le frontispice de laquelle se lit cette inscription provoquante : « *Audaces fortuna juvat.* » D'autres enfin, et c'est le plus grand nombre, y viennent par désœuvrement, et comme à un lieu de rendez-vous, pour y renouer des amitiés fugitives. De mai en octobre, et particulièrement pendant les mois de juillet, août et septembre, on y rencontre des gens de tous les pays du monde qui semblent venir s'y confondre dans une fraternité universelle, et rapprocher étroitement les liens qui doivent unir les peuples dans une communauté pacifique.

Spa offre à tous ceux qui la visitent les plaisirs les plus variés : des promenades magnifiques, des concerts, des bals champêtres, des courses ; tout s'y trouve, et l'Edilité s'évertue à organiser des fêtes et à plaire à ses élégants visiteurs. On peut dire que la saison de Spa est une fête perpétuelle, mais une fête qui ne fatigue point, qui repose, qui rend la vie en donnant la distraction, le plaisir paisible d'une douce villégiature. Les heures du jour sont sagement divisées entre des exercices divers : il y a la promenade de dix heures, la promenade de deux heures, quatre heures, de sept heures, dans lesquelles des artistes, aussi distingués que nombreux, font entendre chaque jour les plus douces symphonies. Après ces promenades, qui se trouvent tout autour et près de la ville, et qui sont, ou de larges avenues plantées d'énormes tilleuls séculaires, ou des éclaircies tortueuses percées dans les bois, sur le flanc de la montagne, il y a des promenades de longue haleine qui traversent les bois et les montagnes autour de la ville, dans un rayon de deux lieues. Ainsi, on trouve les routes qui joignent la ville aux fontaines de Bérissart, de la Géronstère, de la Sauvenière et du Tonnélet, ou qui font communiquer ces fontaines entre elles.

La plus longue de ces promenades est celle qui fait le tour des quatre fontaines : elle n'a pas moins de quatre lieues, et est partout ombragée par le feuillage touffu de la forêt. Le touriste qui entreprend ce pèlerinage se repose à chaque fontaine, où il se désaltère avec délices d'une eau fraîche et vivifiante, chargée de principes ferrugineux.

Ensuite, il y a la promenade de Meyerbeere qui conduit à la Géronstère par un sentier tortueux et accidenté, à travers les bois ; puis la promenade des Artistes, plus pittoresque encore, qui va de la ville à la Sauvenière.

Une foule d'accidents naturels, qui traversent ces promenades, ont reçu des noms appropriés, tirés des œuvres des grands maîtres.

Ici, près de cette cascade qui murmure en sautant de rocher en rocher, c'est le pardon de Ploërmel ; là où l'eau du ruis-

seau coule doucement sur un lit de gravier, ombragée par un bouquet d'arbres, la rive forme un banc de gazon : c'est le repos de Juliette ; plus loin encore, c'est un pont naturel, un assemblage informe de roches énormes, à l'aspect étrange ; des arbres rabougris, à demi dénudés, s'élèvent du sein de ces rochers qui donnent accès à une eau turbulente et écumeuse : ce lieu sauvage s'appelle la vision de Macbeth.

Que de fois, dans des moments de mélancolie ou de dégoût, je suis allé abîmer ma pensée dans ces lieux solitaires où le voyageur passe en silence, et dont la morne tranquillité n'est troublée que par le cri de quelques rares oiseaux !

Mais si la vallée de Spa et les flancs des montagnes qui l'encaissent sont si riants et si beaux par leur végétation luxuriante, il n'en est pas de même des plateaux qui couronnent ces montagnes et qui sont formés de bandes stériles s'étendant à perte de vue.

A l'est de la Sauvenière s'étend une de ces plaines arides qui sert de champ de course ; l'espace est plat et sans bornes, et le sol est formé d'une couche de sable à peine variée par quelques touffes de joncs ou de fougère.

II

Le 1er juillet 1865, à la première heure de l'après-midi, tout le monde était en marche pour le champ de courses de la Sauvenière, où se préparait une des joutes les plus intéressantes de la saison. Plusieurs prix devaient être courus, et le *handicap* était réservé pour le bouquet. Quinze chevaux de race avaient été inscrits, mais huit seulement allaient prendre part au concours. Différentes joutes intéressantes, mais émouvantes, avaient déjà eu lieu dans la matinée. La course pour le grand prix de la Sauvenière était fixée à quatre heures.

Le temps était magnifique, mais la chaleur était intense ; un ciel sans nuages laissait tomber sur le sable nu de la plaine les rayons d'un soleil de feu. Malgré l'ardeur du jour, une foule innombrable était accourue, non seulement de Spa, mais encore de Liège, de Verviers et de toutes les contrées environnantes, et couvrait le champ dans les limites non réservées aux courses. D'immenses et élégants pavillons présentaient leurs gradins en amphithéâtres qui allaient servir de refuge aux spectateurs privilégiés. D'autres pavillons plus petits, mais plus richement décorés, étaient destinés à quelques familles opulentes.

J'étais placé près de l'un de ces derniers.

Vers trois heures et demie, on vit arriver une élégante calèche armoriée, traînée par quatre magnifiques chevaux richement caparaçonnés. Elle s'arrêta proche du pavillon.

Chacun, sur son passage, s'était rangé avec empressement : tous les yeux se portaient pleins d'intérêt et d'admiration vers ceux qu'elle contenait, un jeune homme et une jeune femme. Sans un certain fond de ressemblance qui perçait sur leurs traits, on eût pu d'abord supposer que c'étaient le mari et la femme, mais cette ressemblance prouvait assez qu'ils étaient frère et sœur.

Le jeune homme paraissait avoir 24 à 25 ans. Une légère moustache blonde s'estompait sur sa lèvre supérieure et surmontait une bouche dont le sourire, chaque fois qu'il se montrait, semblait promettre un trait d'esprit. Ses grands yeux bleus brillaient d'intelligence et d'audace, et son front, ombragé par sa blonde chevelure, avait un air de grandeur et de noblesse qui imposait. Sa taille élancée, la souplesse de ses mouvements, laissèrent deviner, dans un corps en apparence frêle, une vigueur mue par des muscles d'acier.

Tel était le dernier descendant de la noble race des comtes de Gramont, hélas ! éteinte aujourd'hui.

Sa compagne et sa sœur, ainsi que nous le disions, était d'une ravissante beauté. Le haut de sa figure était encadré par une luxuriante chevelure blonde, se relevant gracieusement sur le sommet de la tête, où elle était retenue par un diadème de diamants étincelants au soleil. Toute sa figure, empreinte d'une divine noblesse, portait le cachet juvénile d'une première jeunesse : elle avait vingt ans. Son front virginal était pur de toutes les atteintes des temps, des chagrins, des orages de la vie. L'ovale de sa figure était parfaite, et ses joues légèrement colorées de rose. Ses grands yeux bleus d'azur, ombragés par de longs cils qui leur donnaient un aspect humide, respiraient chastement l'amour, et avaient une douceur angélique qui la rendait adorable. Ses lèvres vermeilles, en laissant échapper un divin sourire, montraient deux rangées de perles d'une blancheur éclatante. Elle était vêtue avec une charmante simplicité qui rehaussait encore la splendeur de ses formes et l'éclat de sa beauté.

Le jeune comte de Gramont sauta lestement à terre, aida sa sœur à descendre de voiture, puis il la conduisit dans le pavillon qui lui était destiné.

La foule curieuse, après s'être occupée un instant des nouveaux venus, se laissa distraire, avec sa mobilité habituelle, par d'autres incidents qui fournissaient un ample aliment à son avidité du neuf. Quant à moi, je ne sais quel charme retenait mon attention rivée sur le jeune couple. Cette circonstance me permit de saisir quelques phrases du dialogue qui s'établit entre le comte de Gramont et sa jeune sœur.

On savait que le comte avait un cheval engagé dans la course, et qu'au lieu de le confier à un jockey, il voulait le monter lui-même, et ce n'est pas là le moindre attrait que présentait la lutte, car sa renommée comme *sportsman* était connue.

A mesure qu'ils parlaient, un nuage de tristesse était venu assombrir le front si pur de la jeune fille, et je l'entendis qui disait :

— Charles, mon bon frère, n'y va pas : cette course me fait peur.

— Calme-toi, ma chère enfant, répondit-il d'un air assuré. Ne sais-tu pas que j'ai pleine confiance en moi et en mon Black ? Nous avons souvent fait nos preuves, et tu peux te tenir tranquille.

— Non, n'y va pas, reprit-elle d'un ton suppliant : je ne sais quel pressentiment sinistre m'accable. Il me semble qu'un grand danger te menace. N'y va pas, te dis-je, confie ton Black à ton jockey.

— Ma chère sœur, ce serait montrer que que j'ai peur, et je suis le comte de Gramont, répartit le jeune homme avec une fierté pleine de grâce et de douceur. Nos ancêtres eurent d'abord toutes sortes d'aventures chevaleresques pour exercer leur noble ardeur. Plus tard, ils eurent les grands tournois. Aujourd'hui, hélas ! il ne nous reste plus guère de dangers à braver. Laisse-moi, ma chère amie, je serai vainqueur, et, comme autrefois nos preux, je viendrai recevoir de ma sœur, à défaut de fiancée, le prix de ma victoire.

— Dieu le veuille ! Mais si tu ne revenais pas ! Songe que je n'ai que toi au monde.

— Je reviendrai. Mais si Dieu ne le permettait pas, ajouta-t-il en reposant sur elle un regard plein de tendresse, un autre moi-même, Jules, me remplacerait auprès de toi, et tu ne perdras guère au change.

A ce nom, une pudique rougeur avait passé sur les traits de la jeune fille, et ses beaux yeux, qu'elle tenait tendrement attachés sur ceux de son frère, s'étaient baissés.

— Ce cher Jules, continua le comte, comme se parlant à lui-même, pourquoi n'est-il pas arrivé ? Quel contre-temps a donc pu causer son retard ? Sa dépêche de ce matin m'annonce qu'il sera bientôt ici.

Je voudrais le voir aujourd'hui pour te tranquilliser.....

— Ma chère amie, reprit-il en regardant l'heure à un joli petit chronomètre orné de pierreries, qu'il tira de son gousset, il est trois heures et trois quarts, je dois te quitter. L'heure des apprêts est venue, et bientôt arrivera celle du triomphe.

Il prit la main blanche et fine de la jeune fille, y déposa un baiser et partit.

Dix minutes après, il revint monté sur un magnifique cheval de course noir, son Black. Il était vêtu du costume des jockeys et portait la culotte de peau, la veste bleue et la casquette rouge à large visière. Son allure était dégagée, sa figure pleine de gaieté et d'entrain. Il vint recueillir un dernier sourire et un dernier salut de sa sœur, puis il alla se mêler avec les autres coureurs dans la lice qui devait être bientôt témoin de leurs prouesses.

Les jouteurs devaient franchir six obstacles composés d'une haie et d'un large fossé.

En attendant le moment donné, une fanfare bruyante remplissait les airs et sembla, comme aux jours de bataille une musique militaire, exciter les guerriers au combat.

Cependant les concurrents se rangent et attendent le signal du départ. Les chevaux rongent leurs freins, frémissent d'impatience ; leurs naseaux sont en feu et leur ardeur a peine à être contenue.

Le signal est donné, tous partent.

Les lutteurs les plus inexpérimentés excitent d'abord leurs montures et s'emportent dès le premier moment ; d'autres partent d'abord médiocrement, mais augmentent bientôt de vitesse, et dépassent les premiers. Le comte de Gramont demeure quelque temps en arrière ; mais l'ardeur et la vitesse de son Black augmentent à mesure que l'espace disparaît derrière lui.

Au premier obstacle, un cheval refuse et un autre culbute sans accident grave ni pour lui ni pour son cavalier. D'autres restent aux obstacles suivants. Au quatrième le comte n'a plus que deux concurrents, et il les devance déjà de plusieurs longueurs.

Comme j'étais placé, je pouvais observer presque simultanément Melle de Gramont et la course.

A chaque nouvel obstacle, un nuage d'inquiétude passait sur son front, puis, l'obstacle franchi, un sourire de satisfaction venait effleurer ses lèvres. Elle tenait une jumelle braquée sur son frère. Je ne sais si c'était une réalité ou une illusion, il me semblait voir les battements précipités et tumultueux de son cœur soulever son chaste sein.

Mais dans leur course vertigineuse, les chevaux franchissaient l'espace avec la rapidité de l'éclair. Les distances s'anéantissent, les obstacles se succèdent et disparaissent sans même donner à la pensée le temps de se reposer un peu.

Toutes les poitrines sont haletantes.

Le comte est vainqueur, il ne lui reste plus qu'un obstacle à franchir, et son noble coursier semble redoubler d'ardeur...

Soudain, la jumelle s'échappe de ses mains de la jeune fille, une pâleur mortelle se répand sur ses traits, un cri terrible sort de sa poitrine et une clameur immense part de la foule...

Le cheval du comte, dans son élan, avait touché l'obstacle, lancé son cavalier en avant, et tous deux avaient disparu derrière la haie.

Les deux autres coureurs avaient passé sans encombre.

La foule se précipite vers le lieu de l'accident. Mais une femme la devance, échevelée, les yeux hagards ; sa beauté est étrange, son désespoir est effrayant..... c'est la sœur du comte.....

Elle arrive près de son frère et le trouve étendu sur le bord du fossé, près de son

